

9 "Connais-toi toi-même" Actualité de l'injonction de Socrate

Guy Lazorthes

L'injonction de Socrate était en son temps justifiée car de tout événement heureux ou malheureux, un dieu était alors responsable ; la mythologie¹ régnait. Les hommes oubliaient de se mettre en cause. Justifiée, elle le fut encore pendant les siècles au cours desquels les vérités et les règles de conduite étaient dictées par les seuls textes sacrés.

L'incitation à s'interroger sur soi-même ne s'impose pas moins aux temps modernes. Les fanatismes religieux persistent, et de plus les esprits accaparés par la Science et par la Technologie négligent la réflexion sur la condition humaine.

I - Socrate

Sur le fronton du temple de Delphes consacré à Apollon était inscrit : "Connais-toi toi-même, laisse le monde aux Dieux", formule contradictoire puisqu'elle signifiait d'une part qu'il fallait penser à se connaître... et, d'autre part, que tout était décidé par les Dieux. Les prêtres du Temple répondaient d'ailleurs à ceux qui venaient les consulter, qu'il fallait satisfaire les Dieux. Socrate ne retint que "Connais-toi toi-même" et fit figure de contestataire.

Au VI^e siècle avant J.C., la pensée grecque avait ajouté aux rites mythologiques l'observation des phénomènes de la nature. Des philosophes appelés souvent "présocratiques" ou "philosophes de la Nature" ne rendaient pas les dieux responsables des changements perpétuels de la nature, et se libéraient peu à peu des mythes. Quelques idées géniales furent formulées et seulement démontrées par la science vingt siècles plus tard. Thalès de Milet pensa que notre monde était à l'origine de toute chose, de toute vie. Anaximandre avança que notre monde est un parmi d'autres ! Héraclite (540-480) déclara que tout s'écoule, tout est en mouvement, tout se transforme : "nous ne nous baignons pas dans le même fleuve".

Socrate (470-399) n'a pas écrit une ligne ; on ajoute souvent : "comme Jésus". L'absence d'ouvrages sert son prestige. Nous le connaissons grâce à Platon, son disciple de quarante-deux ans plus jeune. Pour lui, "Connais-toi toi-même" signifiait qu'il faut atteindre la connaissance et la maîtrise de soi et s'affranchir des spéculations idéologiques et des explications théologiques. Il eut le sentiment de la complexité profonde de l'homme. On a souvent fait de lui le "père" de la philosophie et "le fondateur" de la science morale. Je dirais volontiers "Connais l'homme pour mieux te connaître". J'ajoute qu'il est aussi le fondateur des Sciences Humaines.

1 - La connaissance de soi

Elle éclaire tout homme sur ce qu'il est et ce qu'il peut ; elle le sauve des illusions souvent funestes qu'il se fait sur lui-même. "N'est-il pas évident, cher Xénophon, dit Socrate, que les hommes ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils se connaissent eux-mêmes, ni plus malheureux que lorsqu'ils se

¹ Mythe : du grec qui signifie "parole"

trompent sur leur propre compte ?" En effet, ceux qui se connaissent sont instruits de ce qui leur convient et distinguent les choses dont ils sont capables ou non. Ils se bornent à parler de ce qu'ils savent, cherchent à acquérir ce qui leur manque et s'abstiennent complètement de ce qui est au-dessus de leurs capacités ; ils évitent ainsi les erreurs et les fautes. Ceux qui ne se connaissent pas et se trompent sur eux-mêmes sont dans la même ignorance par rapport aux autres hommes et aux choses humaines en général. La connaissance de soi est la science première. "Connais-toi toi-même" veut dire : renonce à chercher hors de toi, à apprendre par des moyens extérieurs ce que tu es réellement et ce qu'il te convient de faire ; reviens à toi, non pas certes pour te complaire en tes opinions, mais pour découvrir en toi ce qu'il y a de constant et qui appartient à la nature humaine en général, Conception d'une extrême importance car elle proclame qu'en tout esprit humain existe la science, qui intéresse l'Homme et qui n'a besoin que d'être extraite. Le maître n'est plus qu'un auxiliaire qui assiste les esprits pour les aider à émettre leurs idées. et à examiner si elles sont viables ; il ne saurait prétendre enfanter le vrai à leur place.

2 - La conscience de son ignorance.

"Connais-toi toi-même" signifie aussi s'interroger sur son savoir. Se connaître est prendre conscience de soi et par là de son ignorance. Socrate déclarait "Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien". Il ne niait pas l'existence de la vérité. La vérité existe même s'il ne la connaît pas ; il vaut mieux une ignorance qui se connaît qu'une ignorance qui s'ignore. La Pythie aurait déclaré : "est le plus savant celui qui, comme Socrate, sait que son savoir est en fin de compte nul". Socrate découvrit qu'il avait au moins une science, celle de son ignorance. Il vénérât les dieux tout en avouant son ignorance à leur égard. Cet aphorisme, loin de prouver son scepticisme, témoigne de son désir de vérité. Platon appellera "double ignorance" le fait de ne pas savoir et de vivre dans l'illusion de son savoir, c'est-à-dire ne pas avoir conscience de son ignorance, La "double ignorance" est grave, malfaisante, si elle est le fait de personnes importantes. "Non seulement tu ignores les choses les plus importantes, mais tu crois les savoir" disait, d'après Platon, Socrate à Alcibiade.

3 - L'objectif moral

Socrate n'a jamais voulu dire : "analyse-toi avec complaisance". La connaissance de soi n'implique pas le repliement sur soi, plaisir que prennent les auteurs "d'autobiographies intimes", mais signifie : "Connais le meilleur de toi, vois ce que tu aspirés à être, ce que tu es virtuellement, ce qui est ton modèle ; sois un homme, connais tes propres excès". Ce n'est donc pas une introspection narcissique et égotiste : c'est un programme de vie morale.

La connaissance de soi-même n'est pas seulement une spéculation théorique, simple savoir, elle a des applications. Chaque homme doit se découvrir lui-même, prendre conscience de ses idées, de ses capacités, pour ensuite en faire l'examen critique et voir si sa pensée s'accorde ou non avec son action et inversement. D'après Aristote la démarche prioritaire de Socrate fut de définir les vertus, d'en saisir l'universel et à partir de là de rendre les hommes vertueux.

Connaître la vertu est la condition nécessaire. Quand on succombe au mal, c'est qu'on ne le connaît pas, sinon, comment pourrait-on le désirer puisqu'il rend malheureux ? La vertu n'est pas toujours accompagnée de bonheur, mais il est évident que le mal, le vice, qui si souvent satisfont nos désirs de jouissance, entraînent le malheur. Une des grandeurs de la pensée de Socrate fut de ne pas accepter l'opposition du bonheur et de la vertu ; pour les accorder, il fit référence aux maximes

de sagesse qui identifiaient la bonne action avec les satisfactions ou les avantages qu'elle procure. Il proclama que le bonheur complet ne peut être obtenu que par la vertu. Ce principe a paru indiscutable à toutes les morales. La discussion ne saurait porter que sur les moyens d'atteindre cette fin par une volonté déterminée.

4 - La vertu du dialogue

Pour découvrir ce que réellement sont les hommes, il convient de partir de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Le moraliste doit donc les interroger sur ce qu'ils croient être, les conduire à découvrir ce qu'ils sont, et dénoncer leur fausse sécurité. L'investigation s'instaure par le dialogue. Socrate allait des uns aux autres et interrogeait non sur les idées mais sur le vécu quotidien. A un militaire il demandait "Qu'est-ce que le courage". A un prêtre "Qu'est-ce que la charité" ? Par cette épreuve, il faisait reconnaître à chacun son ignorance et faisait passer de l'autosatisfaction à l'inquiétude. En allant par les rues, il n'avait pas d'autre but que de persuader qu'il ne faut pas donner de l'importance au corps et aux richesses, qu'il faut s'occuper du perfectionnement et de la vertu. Il comparait la pratique philosophique à la maïeutique (art de faire accoucher). Sa mère était sage-femme. Il faisait accoucher les esprits. Personne n'y échappait... Dans ces relations, se manifestait son ironie, sa raillerie familière : de l'individu courageux on remonte au concept de courage, et sachant ce qu'est le "vrai" courage, on peut apprécier comment il se manifeste chez l'individu interrogé..

Ce qui vient d'être accompli sur l'un est valable pour l'autre. Derrière la diversité des cas, il y a une identité de nature qui dépasse les particularités de chacun. En dégagant l'élément commun, l'on remonte à la proposition générale que l'on peut appliquer à d'autres.

Socrate interroge Euthydème et obtient de lui l'aveu qu'il aspire à commander et que, pour exercer le commandement, la justice est indispensable. "Qu'est-ce donc que la justice ?" "L'homme injuste, répond Euthydème, est celui qui ment, qui trompe". Mais, observe Socrate, lorsque l'on a affaire à des ennemis, il y a des cas dans lesquels il est permis de mentir, de tromper. Les mensonges ne sont injustes que lorsqu'ils atteignent des amis et, là encore, il y a des cas où, même envers des amis, ils sont permis : Un général peut donner du courage à son armée par un mensonge ? Un père peut user de supercherie pour faire prendre un remède à son enfant ?

Disons donc : l'homme injuste est celui qui ment à ses amis

Ainsi le procédé inductif de Socrate consistait à dégager un caractère commun et général d'un certain nombre de cas particuliers.

On ne pardonna pas à Socrate son action réformatrice. On l'accusa d'introduire la critique dans l'esprit de ses contemporains, de mépriser la religion d'Etat, de faire appel à un autre dieu : "la raison"... et de corrompre la jeunesse. Son attitude et son plaidoyer au long procès firent figure de provocation. Il déclara entendre une voix intérieure. Le "démon" de Socrate a suscité dès l'Antiquité une littérature. Georges Bastide² a consacré plusieurs pages à la satisfaction qu'il éprouvait à obéir à cette voix. Socrate s'immola afin de dénoncer plus efficacement, par sa mort, l'injustice de la cité. Il accepta, très lucide, la condamnation du Tribunal démocratique d'Athènes et but le poison : la ciguë (en 399). Avant de boire il fit l'éloge de la mort qui délivre l'âme.

Platon, disciple de Socrate, donna à ce suicide forcé une dimension légendaire. Il déclara "on a tué l'homme le plus juste et le plus sage de notre temps". Disciple fidèle, il inscrivit dans

² G. Bastide : Le moment historique de Socrate, Alcan, 1939

"Phèdre" : "il est risible de s'occuper d'autre chose quand on s'ignore soi-même". "Il ne mène pas la vie d'homme qui ne s'interroge pas sur lui-même" (Apol. 1,28). D'après Cicéron³ "Socrate le premier a fait descendre la philosophie du ciel sur terre, l'introduisit non seulement dans les villes, mais jusque dans les maisons, et l'amena à régler la vie, les mœurs, les biens et les maux".

Philosopher à Athènes n'était pas de tout repos. Protagoras, qui avait écrit: "Pour ce qui est des dieux, je n'ai aucune possibilité de savoir s'ils existent, ni s'ils n'existent pas", fut condamné comme Socrate, mais il évita de boire la ciguë en s'enfuyant de Grèce. Xénophon fut condamné à l'exil. Platon fut menacé de mort et vendu au marché aux esclaves. Racheté par ses admirateurs, il revint à Athènes, fonda l'Académie et fit de la politique.

Il est admis que ces penseurs furent poursuivis non pour leurs idées philosophiques, mais pour des raisons politiques. Jacqueline de Romilly souligne pourtant qu'aucun d'eux ne contestait le principe d'obéissance aux lois de la cité.

II - Après Socrate

Coïncidence : aux V^e et IV^e siècles av. J.C., aussi bien en Orient qu'en Occident, de grands esprits incitèrent les hommes à maîtriser leur pensée et leur activité et à ne plus être motivés par les seules croyances religieuses.

- En Orient, ce fut le temps de grandes spiritualités philosophiques : Taoïsme, Confucianisme en Chine, Bouddhisme en Inde sont empreints du même souci de la dignité humaine.

- Lao-Tseu, créateur du Taoïsme⁴, aurait été le maître de Confucius (551-479 av. J.C.). Ils vantèrent les valeurs morales telles que piété filiale, loyauté, justice, comportement vis-à-vis des femmes et des personnes âgées.

- Gautama (560-480 av. J. C.) surnommé "Bouddha" (l'illuminé) enseigna à dominer les passions, les désirs, les plaisirs sexuels, et à être motivé par la compassion et le service à rendre à autrui. L'une de ses déclarations est très socratique :

Par soi-même, en vérité, on fait le mal.

Par soi-même, on est souillé.

Par soi-même, on évite le mal.

Par soi-même, en vérité, on est purifié.

Pureté et impureté sont personnelles, nul ne peut purifier autrui.

En Occident, à la différence de l'Orient, les grandes Idées grecques inspirèrent au cours des siècles de nombreuses œuvres qui cherchent à approcher au plus près la vérité sur Dieu, sur le monde et sur les hommes. Les Monothéismes ont suscité les fanatismes.

A Athènes d'abord, se rencontrèrent non seulement des philosophes : Socrate, Platon, Aristote mais aussi des tragédiens, des artistes, des historiens, des savants : Démocrite, père de l'atome, Hippocrate, père de la médecine. Ils inscrivirent dans les esprits que les mythes relèvent de la

³ Cicéron : Tusculanes, V, 10

⁴ Tao signifie en chinois "chemin" ou "voie".

pure imagination et non de la raison. L'originalité était non seulement de reconnaître les faits, mais de rechercher leurs causes.

Plusieurs doctrines philosophiques eurent en commun malgré leurs divergences d'inciter les hommes à maîtriser leur corps par concentration de pensée :

1. Les cyniques se déclaraient indépendants de la Société et furent parfois grossiers et agressifs. Diogène vivait dans un tonneau. Plaute formula *homo homini lupus*.
2. L'épicurisme. Epicure pensait qu'il faut éviter la souffrance et que le plaisir est le bien suprême.
3. Le stoïcisme développa la volonté de résignation et de modestie. Sénèque (4-65 ap. J.-C.), dans son traité sur "la colère" vanta les bienfaits de l'examen de conscience : quelle mauvaise action, quelle bonne action, ai-je fait aujourd'hui ? Il dut se suicider en 65 sur ordre de son ancien élève Néron. Epictète (50-125), esclave affranchi, déclara que la maîtrise de soi faite du contrôle de ses passions (modération, tempérance) est la voie la plus sûre vers le bonheur. Marc Aurèle (120-180), empereur philosophe, fut un modèle, car désireux d'atteindre la sagesse, il pratiqua l'écriture de soi dans ses "Pensées pour soi-même". . On y relève une vision géniale de l'Univers dont alors on ne savait rien." La terre n'est qu'un point et la partie habitée n'en est qu'un recoin".

La conception stoïcienne de la sagesse ressurgit avec Montaigne et Descartes et a survécu jusqu'à nos jours.

Le polythéisme régressa. Le Judéo-Christianisme se développa. Il attribuait un rôle capital à l'examen de conscience ; il allait dans le sens de la prescription de Socrate. Il introduisait la notion de personne et luttait contre l'esclavage. Les esclaves furent attirés les premiers par le Christianisme qui leur attribuait une égalité non seulement de statut mais aussi de salut. Jésus-Christ a dit : "Le royaume de Dieu est au-dedans de vous". L'apôtre Paul, dans son "L'épître aux Ephésiens", définit l'homme normal comme un homme intérieur qui s'appréhende lui-même.

La pensée chrétienne prit le relais de la philosophie grecque.

Saint-Augustin (334-430)⁵, jeune homme paresseux, débauché, connut de nombreux courants religieux et philosophiques avant de se convertir au Christianisme. Il devint évêque et fondateur d'un ordre monastique. Il a écrit : "Les hommes sont éperdus d'admiration au spectacle des grandes montagnes, des puissantes vagues des mers ou de l'infini étoile du firmament, mais ils ne pensent jamais à contempler les merveilles qu'ils ont en eux". En rentrant en lui-même, Saint-Augustin entendait "la voix d'en haut" ; en pénétrant dans "ce sanctuaire d'une ampleur infinie, dont nul ne peut toucher le fond", il découvrit en lui Dieu "plus intérieur que ma propre intimité" (Livre III des Confessions). Le langage de l'intériorité est exprimé par la célèbre formule de *De Vera Religione*⁶ : "au lieu d'aller dehors, rentre en toi-même. C'est dans l'homme intérieur qu'habite la vérité".

De Platon à Freud, les écrivains qui, par le regard intérieur, se sont interrogés sur eux-mêmes et ont raconté leur histoire, ou des fragments de leur histoire, dans des journaux intimes ou dans des romans, sont nombreux. Certes, on peut dire : " c'est souvent la même idée, les mêmes pensées, les mêmes phrases, c'est du plagiat ... ". "Non, dit Paul Valéry, rien de plus original, rien

⁵ Saint-Augustin : Les Confessions. Chapt X, 397

⁶ Saint-Augustin : De Vera Religione (de la vraie religion), liv XXXIX

de plus "soi" que de se nourrir des autres ... Mais il faut les digérer. Le Lion est fait de moutons assimilés".

Aux XV^e et XVI^e siècles, la personne humaine fut valorisée par les humanistes ; La connaissance de soi fit de l'homme un être libre, maître de son Royaume au sens où Ronsard (1524-1585) l'écrivait en 1561 :

Le vray commencement pour en vertu accroître
C'est (disait Apollon) soy-même se cognoitre
Celui qui se cognoit est seul maistre de soy
Et sans avoir royaume, il est vraiment un roy

était sa devise ; elle se rapproche de Socrate lorsqu'il disait "Ce que je sais le ⁷ mieux c'est que je ne sais rien".

Au XVII^e siècle, la philosophie et la science devaient se situer par rapport à la religion, ce qui explique les comportements réservés de Galilée, Kepler, Descartes, Pascal, Spinoza...

R.Descartes (1596-1650) a écrit⁸ : "J'estime ... que tous ceux à qui Dieu a donné l'usage de la raison sont obligés de l'employer principalement pour tâcher de le connaître et de se connaître eux-mêmes..." Au début de sa "Méditation Troisième", il présente une méthode de concentration : " Je fermerai maintenant les yeux, je boucherai mes oreilles, je détournerai tous mes sens, j'effacerai même de ma pensée toutes les images des choses corporelles ... Ainsi m'entretenant seulement moi-même et considérant mon intérieur, je chercherai de me rendre peu à peu plus connu et plus familier à moi-même". Dans le "Je pense donc je suis", il y a deux choses. La première est que l'homme a le droit de penser par lui-même sans être influencé ; la seconde est que l'homme "est" parce qu'il pense (cogito ergo sum). Selon lui encore, l'homme grâce à la connaissance de lui-même devient son propre médecin... ce qui est de quelque vérité car la volonté, la confiance, le moral interviennent dans toutes les maladies surtout dans les légers troubles mentaux. Il y a dans l'observation de soi-même l'avantage de connaître ce qui convient à son état physique et mental et ce qui, au contraire, lui est nuisible.

B. Pascal (1623-1662), dans le même objectif, a exprimé son étonnement et son incompréhension : "Quelle chimère est-ce donc l'homme ... Quel sujet de contradiction. Quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers". Perdu dans "le silence éternel des espaces infinis" qui "l'effraie", "il ne peut arriver à se comprendre".

Malgré sa santé précaire, Pascal ne se ménagea pas, il se châtiât même par haine de soi dans ses dernières années et ne tira jamais vanité de ses dons exceptionnels. Quand il évoque Montaigne, il dit "le sot projet qu'il a eu de se peindre".

- Au XVIII^e siècle, le jeu philosophique s'attacha à comprendre l'Homme qui, de plus en plus, a conscience de ses capacités, de son pouvoir et de ses responsabilités. Pour John Locke et David Hume en Angleterre, pour Montesquieu, Voltaire, Diderot et Rousseau en France, l'Homme avide de savoirs doit être libre et autonome. Bien que non matérialistes, ils considèrent que les religions sont facteurs d'obscurantisme et freins à la connaissance de l'homme.

⁸ R. Descartes : Lettre à Mersenne. 15 avril 1630

Emmanuel Kant (1724-1804) adopte l'exigence socratique "Connais-toi toi-même": On ne peut pas dans la recherche de l'Homme sur lui-même ne pas s'enquérir de ce qu'est l'Homme. Il formula des impératifs catégoriques : "Agis toujours comme si la maxime de ton action devait être érigée par la volonté en loi universelle de la nature". "Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre" (*Fondements de la métaphysique des moeurs*).

Les "Confessions" de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) sont exemplaires du genre littéraire "récit de vie autobiographique" qui émergea au XVIII^e siècle. Il avoue avec complaisance ses péchés, mais derrière l'apparente sincérité est une sorte de disculpation. Cette mise en scène de soi se retrouve dans *Les rêveries du promeneur solitaire*. "Tout ce qui m'est extérieur m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni frères. ... Je ne peux jeter les yeux sur ce qui m'estime sans y trouver toujours quelque sujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige ... Je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance et la paix, je ne dois, ni ne veux plus que m'occuper que de moi ... Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même ... Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures, je parviens à les mettre en meilleur ordre et à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront pas entièrement inutiles et bien que je ne sois plus bon à rien sur la terre, je n'aurais pas tout à fait perdu mes derniers jours ..."; et, deux pages plus loin : "Je fais la même entreprise que Montaigne mais avec un but tout contraire au sien : car il n'écrivait ses Essais que pour les autres et je n'écris mes rêveries que pour moi".

Johann Wolfgang von Goethe (1748-1832), poète, romancier, naturaliste, peintre, homme d'état, multiple, ne vécut que pour devenir un seul. Entre le *Werther* publié à vingt-quatre ans, et *Le second Faust* auquel il met encore la main à la veille de sa mort, on découvre plusieurs êtres successifs. Dans son autobiographie *poète et vérité*, avec le sous-titre *de ma Vie*, il déclare que son intention, son désir est "me développer moi-même tel que je suis né". Ayant reçu tant de capacités à la naissance, il n'y eut pas d'année, de mois, de jour, où il ne chercha à s'expliquer à lui-même.

- Au XIX^e siècle, trois esprits se sont interrogés sur les facteurs sociaux, humanitaires, économiques qui intéressent l'histoire de l'Homme : un philosophe, Nietzsche, l'a expliqué par la haine de la masse médiocre et l'émergence du surhomme, un psychiatre, Sigmund Freud, par l'analyse de l'inconscient qui découvre la psychologie des profondeurs, un sociologue idéologue révolutionnaire, Karl Marx, par la lutte des classes et l'incitation à la violence.

Le XIX^e siècle fut aussi le temps du "Je" avec les grands écrits romantiques. Le romantisme peut être défini comme un mouvement de libération du moi en réaction contre le rationalisme "des lumières" du XVIII^e siècle. Le "moi" romantique recourut au roman autobiographique (Chateaubriand (*René*), Benjamin Constant, Musset), aux journaux intimes (Vigny, Delacroix).

Les journaux intimes, les mémoires sont des introspections. Certains sont des "récits de vie" annuels (Jean-François Revel, Françoise Giroud) mais, plus souvent, ils sont "globaux" et posthumes. Le diariste est courageux ou timoré, généreux ou égoïste, logique ou intuitif, aimable ou vindicatif, franc ou menteur. Il ne dit pas tout. Il retient surtout les heures de célébrité et de réussite ; des faits sont oubliés, choisis, sélectionnés, pour construire une belle image et satisfaire son amour-propre. Il n'analyse pas toujours de façon claire sa pensée profonde qui fut parfois motivante. L'introspection même systématique a donc ses limites. Il arrive que l'on soit pour soi un mystère et que les interrogatoires d'un observateur, d'un journaliste par exemple, éclairent et amènent à se découvrir.

Quelques exemples parmi les plus connus : André Gide (1869-1951), dans ses écrits autobiographiques *Journal 1939-1950*, *Le grain se meurt* (1921) est hanté par la question "Peut-on dire la vérité sur soi-même ? " Tout avouer ? Se dévoiler totalement aux yeux des autres et de soi ? Simone de Beauvoir (1908-1986), dans *Mémoire d'une jeune fille rangée*, *La force des choses* a des thèmes favoris : l'enfance, l'identité féminine, la vocation d'écrivain, le corps, les relations amoureuses. Le journal intime de la malheureuse Anne Frank est d'un autre ordre. Cachée avec sa famille pendant deux ans à Amsterdam, elle commença son journal à 13 ans. Découverte en 1944, elle mourut dans un camp hitlérien en 1945.

Auguste Comte (1798-1857)) dans sa théorie positiviste cherche à démontrer l'impossibilité de l'introspection ; "par une nécessité invincible l'esprit humain peut observer directement tous les phénomènes, excepté les siens propre"⁹ ... Tout état de passion très prononcé, c'est-à-dire précisément celui qu'il serait le plus essentiel d'examiner est nécessairement incompatible avec l'état d'observation. Observer les phénomènes intellectuels pendant qu'ils s'exécutent est impossible. "L'individu pensant ne saurait se partager en deux, dont l'un raisonnerait tandis que l'autre regarderait raisonner. Comment l'observation pourrait-elle avoir lieu "¹⁰

III - Socrate et les sciences humaines

1°) De nos jours, l'esprit n'est plus accaparé par les dieux mythologiques, ni paralysé par la stricte obéissance aux règles scripturaires. Il est absorbé par l'irrationalité qui persiste toujours et surtout par la spéculation scientifique et par la technologie professionnelle. Les sciences étendent de plus en plus le champ du savoir. La conscience de notre ignorance ne cesse de croître ; chaque découverte fait apparaître d'autres inconnues. L'environnement social pénètre notre corps et notre esprit : le "soi" est parfois négligé.

Martin Heidegger a écrit (1953) : "Aucune époque n'a accumulé sur l'homme des connaissances aussi nombreuses et aussi diverses que la nôtre. Aucune époque n'a réussi à présenter son savoir de l'Homme sous une forme qui nous touche davantage. Aucune époque n'a réussi à rendre ce savoir aussi promptement et aussi aisément accessible. Mais aussi, aucune époque n'a moins su ce qu'est l'Homme".

2°) La connaissance de ce que nous sommes, de nos possibilités ou de nos incapacités à faire ou à ne pas faire, à dire ou non une chose, à nous perfectionner, à éviter les fautes et l'adversité, à juger les autres, à aider et à être aidé, nous affranchit et nous permet de nous suffire. En se connaissant mieux, on compare ce qui est juste ou injuste en soi, on s'estime ou non, on apprécie son savoir et son ignorance. Si au contraire on se fait des illusions, on apprend un jour que l'on s'est trompé, et on tombe dans le malheur et l'humiliation. L'ignorance de soi fait de l'Homme un être dépendant et esclave.

3°) La connaissance est borgne si elle est limitée à une partie d'un tout. Pascal a écrit : " Je tiens pour impossible de connaître un tout si je ne connais pas singulièrement les parties, mais je tiens pour impossible de connaître les parties si je ne connais pas le tout". La première proposition de Pascal est parfaitement entrée dans nos habitudes de pensée et dans notre culture, mais la

⁹ Auguste Comte, Cours de philosophie positive, première leçon

¹⁰ Auguste Comte, Cours de philosophie positive, première leçon

deuxième est souvent oubliée. E. Morin nous rappelle dans son ouvrage *La Méthode* : "Le spécialiste (exclusif) est incapable de penser la connaissance dont il ne détient qu'un fragment" et l'hyperspécialisation est une "mutilation de la pensée". Nul spécialiste ne peut se passer d'une culture plus large que celle de sa discipline.

4°) Les "Sciences de la Nature" : que ce soient les sciences de la matière (mathématiques, physique, électronique, mécanique, chimie) qui décrivent les phénomènes dans un langage chiffré, ou les sciences de la Vie (biologie) qui énoncent des règles et des lois, éliminent systématiquement la personne. Les "Sciences Humaines", au contraire, conduisent à la connaissance de l'Homme dans sa globalité et sa complexité : "Connais l'Homme pour mieux te connaître". Terence a dit un peu dans ce sens : "Homo sum : nihil humanum alienum a me puto" (Je suis un Homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger). Comment prétendre exercer notre rôle parmi les hommes sans connaître l'Homme. Les arts, la poésie, la philosophie, les romans, l'anthropologie, la psychologie, l'ethnologie, la sociologie, entretiennent cette connaissance et révèlent davantage l'homme que l'algèbre, la trigonométrie, ou l'informatique...

5°) Les "Sciences Humaines" contribuent à une connaissance complète de l'Homme, corps et esprit, mais ne sauraient satisfaire à elles seules la leçon de Socrate. Elles ne posent pas les questions de la pensée de l'homme de manière fondamentale et globale. C'est à la philosophie qu'il appartient de tenter de réaliser ce qu'implique la maxime delphique de Socrate. Au-delà de son expérience, de ses connaissances, tout homme doit aboutir à la réflexion philosophique et par elle à la vraie connaissance de soi. La philosophie est une médecine préventive de la pensée¹². Elle ne s'éloigne pas de l'action, comme on lui a reproché. Aristophane avait tort de dire que Socrate s'égarait dans les nuages... Les philosophes classiques, au contraire, ont eu le plus souvent la volonté d'agir. Il n'y a pas opposition entre la pensée et l'action. La pensée précède l'action. La philosophie est un art de vivre.

6°) L'enseignement universitaire ne doit pas être une saturation de la mémoire ; sa mission n'est pas seulement la formation professionnelle, elle est aussi la formation des esprits, la connaissance de la condition humaine et la réflexion sur le destin humain, particulièrement pour les futurs médecins. Comment exercer son rôle vis-à-vis des hommes si on ne connaît pas l'Homme ? Les "sciences humaines" sont l'actualité du "connais toi toi-même" puisqu'elles ont pour objet la connaissance de l'Homme global, de son histoire, de son évolution, de sa constitution, et par là de lui-même. Lorsque j'enseigne l'origine et l'évolution de l'Homme, le corps, l'esprit et l'âme, le cerveau et la pensée, l'inné et l'acquis, l'individu et la personne, le normal et l'anormal, la santé, la maladie et la mort, la tolérance, le civisme,... il m'arrive souvent d'avoir une pensée intérieure, d'être curieux de moi-même. Je m'efforce de transmettre cette curiosité aux étudiants.

Socrate n'est pas seulement l'incitateur à la connaissance de soi-même, il l'est aussi à l'étude de la pensée et de la condition humaines. On le reconnaît comme le père de la philosophie et l'initiateur des sciences de l'Homme.

¹² G. Lazorthes : L'éthique médicale et la philosophie. Lecture Académie des Jeux Floraux, 15 janvier 1998.